



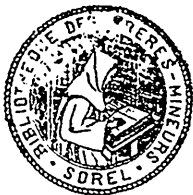
Madame Tiffin

Sc=
T365 ma

2958



Madame Tiffin



Nihil obstat

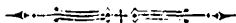
CHARLES LECOQ, censor.

8 januar. 1909.



MADAME TIFFIN

bienfaitrice insigne des soeurs de la Charité
(soeurs Grises) et des pauvres.



Le Seigneur des vertus est avec nous.
Le Dieu de Jacob nous soutient.

Ps. XLV. v. 8.

irez et voyez les œuvres du Seigneur,
les prodiges qu'il multiplie devant nous
sur la terre. *Rid. v. 9.*

O Dieu, nous confesserons; oui, nous confesserons
et nous invoquerons votre nom:
Nous raconterons vos merveilles,

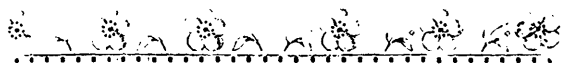
Ps. LXXIV. v. 2.



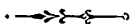
Reconnaissance à Dieu qui nous fait tant de bien, directement par lui-même ou indirectement par les êtres qui nous entourent. Louange à ce grand Dieu, notre Père, édification et très fort encouragement à nos œuvres. Tout cela nous porte à ne pas perdre dans l'oubli, la remarquable, généreuse et pieuse existence de Mme Tiffin.

C'est une page assez belle et assez éloquente des merveilles de Dieu dans les âmes. Ses éminentes vertus et son mérite particulier à nos yeux nous inspirent à son égard, une gratitude profonde et nous la fait, sans hésiter, proclamer la bienfaitrice des sœurs Grises et des pauvres.





La famille Devins



M. Peter Devins, ayant épousé en Irlande Melle Mary Hollahan, vint au Canada au commencement du XIX^e siècle. Il obtint par sa probité et ses capacités des charges de confiance à la cour de justice et ailleurs ; puis en peu d'années s'acquit une fortune qui le rendit un citoyen distingué de Montréal.

Le ciel bénit les heureux époux. A plusieurs enfants, trois filles et un fils survécurent.

Les deux aînées, Marguerite et Elizabeth, devinrent sœurs de la Charité

(sœurs Grises), le fils Richard, pharmacien ; il mourut sans postérité.

Anna-Maria, dont nous allons esquisser la vie, parcourut une voie très providentielle qu'elle termina chez les sœurs Grises.

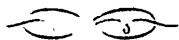


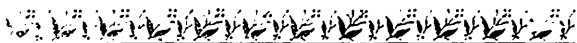
Dès le bas âge, Anna-Maria désirait se faire religieuse. La mère mit en doute les dispositions de sa fille. Elle alla même jusqu'à la presser d'accepter un riche parti qui se présentait avec instance ; mais l'adolescente s'y montra indifférente ne se sentant aucun attrait pour le mariage.

Cependant Mme Devins voyait la vie lui échapper. Avant de faire ses adieux à la terre, elle appela sa chère enfant et lui exprima avec force et autorité son désir de l'union qu'elle lui avait proposée.

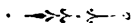
Melle Devins pleura bien sensiblement sa mère; mais ses répugnances ne cédèrent point aux dernières volontés maternelles. Elle demanda à son père d'aller passer quelque temps à New-York chez les religieuses du Sacré-Cœur, ses anciennes institutrices. Elle avait en vue de s'éloigner de celui qui demandait sa main, pour mieux examiner les desseins de Dieu sur elle. La vocation religieuse cependant ne se manifestait point. Elle revint auprès de son père qui l'aimait bien tendrement. Deux ans à peine écoulés, M. Devins mourut. Dès lors le seul appui d'Anna-Maria fut son frère Richard. L'inspiration lui vint de passer en Europe avec cinq dames du Sacré-Cœur qui se rendaient à leur maison-mère; puis la riche orpheline continua sa route jusqu'à Rome par piété pour le pape et la ville éternelle: ceci lui valut de gran-

des consolations et un trait précieux de lumière. Elle assista à la messe du Souverain Pontife alors sa Sainteté Pie IX de si douce mémoire; elle communia de sa main, obtint d'être admise en audience pontificale et fit part à cet auguste Père de ses vives angoisses. Le saint Pape accueillit avec bienveillance les filiales communications de cette âme pure et candide, l'encouragea à faire de généreux sacrifices pour se rendre aux vœux de ses parents; l'assura que cette obéissance serait récompensée et que d'ailleurs sa servitude aurait peu de durée. Fortifiée par de si hauts conseils, la courageuse enfant s'abandonna entièrement au bon vouloir divin.





Madame Tiffin



Au printemps 1874, revenue au Canada, Melle Anna-Maria Devins épousa M. Thomas Tiffin, riche négociant de Montréal.

Si le bonheur parfait était réalisable sur la terre, on eut pu le trouver chez Mme Tiffin. Chérie de son époux, elle était de sa part l'objet des attentions les plus respectueuses et les plus délicates. Rien n'était épargné pour prévenir et satisfaire le moindre de ses désirs.

M. Tiffin aussi n'était pas peu doué des dons de l'esprit et du cœur. Irréprochable dans ses mœurs, intelligent, laborieux, entouré de respect et d'estime. Anna-Maria aurait trouvé en

lui un époux accompli, si des convictions religieuses solides avaient fait de cet excellent homme un chrétien de bon exemple. Ce grand cœur devait sa noblesse à un père et à une mère catholiques qui s'étaient efforcés de remplir sa jeune intelligence des vérités de la foi. Il avait été préparé avec soin à sa première communion ; mais à peine âgé de dix ans, il avait perdu son père, et sa mère s'était remariée à un protestant. Cet événement amena chez le jeune Thomas une lamentable indifférence en matière de religion ; ce qui heureusement, ne l'empêcha pas de contracter une pieuse habitude peu en rapport avec ses dispositions ordinaires ; chaque jour, il se dirigeait vers la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, près de laquelle s'élevait son vaste établissement commercial.

Cette visite venait-elle d'une promesse faite à sa mère qui l'y avait conduit bien souvent dans son bas âge? ou bien ce sentiment d'invincible confiance en Marie fut-il inspiré par le grand nombre de pèlerins qu'il voyait affluer sans cesse à l'antique chapelle? Quoiqu'il en soit, M. Tiffin se rendait fidèlement aux pieds de la madone.

Les revendeuses du marché se le montraient en disant: "Que va donc faire ce gros protestant à Bonsecours? Il y va, certes, assidûment!"

A l'époque de son mariage, M. Tiffin s'était rapproché de l'Eglise. Melle Devins lui avait dit: "J'accepte votre main; mais vous ne me conduirez pas à l'autel sans vous être confessé et approché de la table eucharistique." A cet effet, elle le présenta à M. Toupin, l'un des prêtres sulpiciens desservant l'église Saint-Patrice. Mais,

cette dévotion de complaisance accomplie, Mme Tiffin n'obtint de son mari que d'être accompagnée par lui aux offices solennels; il était, du reste, fier de s'acquitter de ce devoir. La très sainte Vierge, nous le verrons, obtiendra de cet homme ce que sa dévouée Anna-Maria lui demandait en vain.

M. Tiffin faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Il avait des misérables grande compassion et respect.

Un jour, sa très chère Anna-Maria laissait voir de la répugnance à revêtir une robe qu'elle ne trouvait plus de son goût. "Je vais la donner à une pauvre femme, dit-elle, et je m'en procurerai une autre.—C'est ainsi que vous traitez les pauvres?" reprit M. Tiffin; mettez de côté cette robe, si elle vous déplaît, soit: mais donnez une robe neuve à la nécessiteuse que vous avez en vue." Cet admirable trait

en dit beaucoup sur la charité de ce gentilhomme.

Plusieurs religieuses, des nôtres tout particulièrement, auraient de beaux témoignages à rendre à cette charité éminente. Plus que personne, Mme Tiffin devait se féliciter de la voir en son mari. Écoutons sœur Brassard qui s'adressait à lui avec tant de confiance. Au début de l'hospice Saint-Charles, ouvert par M. René Rousseau p.s.s. dans de vieilles casernes, sur le port, notre sœur se présente un jour en mendiante, à ce bon M. Tiffin. Elle reçoit de lui, un quart de fleur de farine, une caisse de raisins et une boîte de biscuits. Ravie de cette franche générosité, notre sœur l'invite à venir voir ses pauvres. Il y alla. Mais à la vue de tant de misères réunies, il se prit à pleurer: "Tiens, ma sœur, dit-il à sœur Brassard, tu viendras au

magasin me demander tout ce que tu voudras, je te le donnerai; mais ne m'invite plus à venir voir ces pauvres gens, ça me navre le cœur."

Plus tard, à l'Asile Nazareth, la même sœur prend soin d'un bon nombre d'orphelins. A la veille du Carême, elle se souvient du bienfaiteur de l'hospice Saint-Charles et arrive à lui: "M. Tiffin, pourriez-vous me donner du poisson pour mes orphelins et les pauvres de l'Institut? — Bien volontiers, ma sœur; — as-tu une voiture? — Je n'en ai point. — Sois tranquille, je vais te satisfaire." Et il lui envoie 200 livres d'excellente morue.

Par les soins de M. René Rousseau, p.s.s., l'hospice Saint-Charles s'était enfin établi sur la rue Notre-Dame. M. Tiffin accepta une pressante invitation d'aller voir les pauvres qui

commençaient à jouir d'un peu de confort. On célébrait ce jour-là, la grande fête des Rois. A cette occasion, un splendide banquet leur avait été donné.

“ C'est grâce au généreux M. Tiffin si nous avons eu un si bon dîner, ” lui dit une charmante vieille, en lui faisant sa plus belle révérence. M. Tiffin sourit et se retira heureux.

Dans ces conditions, Mme Tiffin était vraiment une femme bien partagée, et bénissait le Seigneur de ses avantages. Elle y reconnaissait, de plus en plus, la sainte volonté de Dieu sur elle. Le souvenir de sa providentielle entrevue avec Sa Sainteté Pie IX, lui faisait encore mieux goûter cette félicité promise. Sa “ servitude, ” selon le mot du saint Pontife, lui était devenue si aimable que la seule pensée de se retrouver libre,

eût changé son bonheur en supplice. Or, elle durait déjà depuis sept ans. M. Tiffin, dans sa cinquante-septième année était encore plein de vie et d'énergie. Son activité ne se ralentissait nullement. Donc, rien ne faisait pressentir une fin aussi terrifiante que soudaine.

Un matin, 13 octobre 1881, M. Tiffin se lève à cinq heures, selon son habitude ; et, après une première toilette, il allait s'agenouiller sur son prie-Dieu, quand il s'affaissa. Mme Tiffin, alarmée, appelle au secours ; et fait mander en toute hâte, M. Toupin p.s.s. et le médecin. Ce dernier accourt et diagnostique une paralysie presque générale : le cerveau seul, n'est pas atteint.

Le cher malade est peu à peu ramené à lui ; il se confesse ; et, durant neuf jours, M. Toupin se tient à son chevet. Il saisit son premier moment

de lucidité pour lui administrer le viatique et l'extrême-onction.

Combien grande sa confiance en la divine bonté! "Dieu, disait-il à son confesseur, veut bien agréer les quelques aumônes faites à ses pauvres; il me laisse l'usage de mes facultés, me permettant ainsi de profiter du secours des derniers sacrements."

Profond soulagement aux angoisses de sa femme; mais, en même temps, présage cruel du dénouement fatal! Pour délivrer son mari des étreintes de la mort, quels sacrifices coûteraient à Mme Tiffin? Son frère Richard et bien d'autres fidèles amis voudraient adoucir sa douleur. Sœurs Devins, Harkin, Reid et d'autres sœurs Grises viennent lui offrir leurs fraternelles sympathies.

Elle se prend à espérer, elle les presse de prier et de faire-prier; et,

dans la main de la dépositaire, elle glisse un cent dollars.

Le Seigneur exaucera autrement celle qui s'est sacrifiée pour répondre à ses desseins.

Soumis à Dieu et plein de foi en ses miséricordes infinies, M. Tiffin mourut le 21 octobre 1881.

Les obsèques de cet homme de bien furent dignes de sa position. Un grand nombre de citoyens l'accompagnèrent jusqu'à l'église Notre-Dame où un service solennel fut chanté, et de là, au cimetière de la Côte-des-Neiges. Ses restes mortels furent déposés dans le caveau que, dans une pieuse sollicitude, il avait lui-même préparé: sa mère y reposait depuis un bon nombre d'années.

Inconsolable de la perte de son époux, Mme Tiffin se plaît désormais dans la solitude de sa demeure. Elle



Monsieur Tiffin

s'y livre aux soupirs, aux regrets ; elle ne cesse de vivre avec l'absent, elle entend ses pas, il n'est pas tout à fait disparu à ses yeux. Tout ce qui lui appartient calme ou ravive sa douleur.

Dans l'une de ces heures de navrantes réminiscences, manipulant avec mélancolie le précieux écrin renfermant ses bijoux de noces, et d'autres reçus dans des circonstances chères au souvenir, elle laisse ses larmes s'échapper abondantes. Son époux, n'avait-il pas mis son bonheur à la voir rayonnante sous ces diamants, ces perles ?... Mais il n'est plus là, désormais plus de vaines parures.

A ce moment, une inspiration surgit et soulage son cœur : elle offrira son trésor au Dieu du Tabernacle, le suppliant de donner le repos éternel à "cette âme si chère." La jeune

veuve referme l'écrin, et, tout émue, elle le porte à la supérieure de l'Hôpital Général.

La mère Deschamps, dans l'admiration, pleure avec la donatrice : " Ces bijoux, Madame, orneront le bel ostensorio que notre mère Le Maire fit acheter, en France, par M. Thavenet p.s.s. Nous le possédons depuis le 29 juin 1830. Ces beaux diamants nous le rendront plus précieux encore."

Un sourire effleura les lèvres de Mme Tiffin. Dans sa libéralité, elle voulut payer les frais d'orfèvrerie. Elle ajouta, à ce premier don, les dentelles de prix, qui aujourd'hui ornent les plus fines nappes de l'autel.

Le 23 décembre de cette même année 1881, deux mois après la mort de son cher époux, Mme Tiffin assistait au salut du très saint Sacrement, chez les sœurs Grises. L'ostensorio é-

tinçelait de ses pierres précieuses. De ce trône brillant, Jésus dut jeter des regards de tendresse sur sa servante agenouillée à ses pieds, disant avec la confiance du prince des apôtres: "Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime."



M. Tiffin avait laissé une immense fortune. Sa veuve était jeune encore, et, on l'a vue, douée de bien belles qualités naturelles. Rien d'étonnant, si, le premier deuil passé, on s'agite, on s'empresse autour d'elle; mais une belle indifférence accueille ces assiduités; Mme Tiffin semble se plonger dans l'oubli de tout et s'attacher de plus en plus à Dieu. Il sera désormais son unique consolateur.

Elle ne peut toutefois, empêcher le mouvement d'intérêt de se manifester : elle prend le parti de s'éloigner, et, comme au temps de ses premières perplexités, elle entreprend un pèlerinage à la ville éternelle. A l'exemple de sainte Paule, elle espère y trouver un remède à ses ennuis.

Cette fois encore, elle fait le voyage avec des religieuses du Sacré-Cœur qui se dirigent vers la France. En leur compagnie, elle craindra moins les poursuites qu'elle appréhende. Voilà donc notre chère pèlerine, une seconde fois à Rome. Elle y visite avec une grande dévotion, les monuments immortels, en attendant l'audience qu'elle a sollicitée de sa Sainteté Léon XIII. Au moment marqué, elle se présente avec émotion devant le souverain Pontife. Agenouillée dans le plus profond

respect et avec une confiance absolue, elle a beaucoup à dire au vicaire de Jésus-Christ. Le Pape la reçoit avec bienveillance, lui fait de paternelles questions; mais devant une si grande majesté Mme Tiffin s'intimide, ses yeux se remplissent de larmes. Elle balbutie ses réponses au saint Père. Elle demande néanmoins une bénédiction pour son frère, pour sa sœur et pour toute la communauté des sœurs Grises, puis se retire. Que voulait-elle donc filialement confier au souverain Pontife? Jadis, Pie IX l'avait si bien comprise. Léon XIII eut de même parfaitement répondu à ses vœux... Mais les grandes douleurs n'ont point de voix. Le Seigneur seul sèche entièrement les larmes... elle s'abandonne à ses desseins.

On lui parle de Dom Bosco...elle

part pour Turin et y passe huit jours, chaque matin, elle entend la messe de cet homme de Dieu et reçoit la sainte communion de sa main. A ce saint prêtre, estimé de tous, elle communique ses peines et parle longuement de son avenir assombri. Ce nouveau directeur fait descendre la paix dans son âme. Il lui prodigue les conseils et la munit d'encouragement dont le souvenir bienfaisant viendra la fortifier aux heures de la désolation.

Mme Tiffin ravie des merveilles de charité qu'accomplit Dom Bosco, et reconnaissante du bien qu'il lui a fait, prend une part généreuse à son œuvre des enfants pauvres. Elle ne calcule même pas avec le coût élevé de l'une des belles colonnes qui doivent soutenir la magnifique église qu'il fait construire. Elle laisse, en partant, près de huit mille dollars au fondateur salésien.

Avant de quitter Rome, Mme Tiffin n'oublie pas le collège canadien vers lequel se dirige l'élite de nos aspirants au sacerdoce. Elle se montre favorable à cette création et la seconde largement.

En France, où elle passe de nouveau pour revenir au Canada, elle visite plusieurs villes : Beauvais, entre autres. Dans un de ses pieux sanctuaires, son attention est attirée sur les magnifiques tableaux du chemin de la croix. Elle songe dans le moment à faire l'acquisition d'un *via crucis* pour les sœurs Grises, afin d'avoir l'assurance de prières continuelles pour son époux inoublié. Elle écrit aussitôt à sœur Devins et lui fait part de son projet. Elle espère qu'il sera apprécié. Fière de son message, sœur Devins s'adresse à M. Bonnissant, ancien supérieur et con-

fesseur de la communauté. Or, M. Bonnissant s'occupe alors de la décoration de notre église Sainte-Croix dont il a si paternellement dirigé les travaux. A cette communication de sœur Devins, il dessine un grand sourire et avoue que le *via crucis* donnerait, en effet, une grande satisfaction aux religieuses ; mais il s'empresse d'ajouter que l'acquisition la plus urgente pour le moment serait celle d'un maître-autel, d'un beau marbre blanc, qu'il a l'intention d'ériger dans le nouveau sanctuaire. Si Mme Tiffin préférerait appliquer à l'œuvre de l'autel, la somme destinée au chemin de la croix et compléter ainsi celle qu'il compte obtenir de quelques autres amis, ce serait une œuvre éminemment agréable à Notre-Seigneur et la noble dame s'assurerait une très large part à sa gratitude et à celle des religieuses. On le devi-

ne, Mme Tiffin se chargea seule, de tous les frais du maître-autel et désira même qu'il fut construit du plus beau marbre possible sans renoncer toutefois à la copie des pieuses stations qui l'avaient ravie à Beauvais.

Par toutes ces munificences, Mme Tiffin avait le ferme espoir de hâter le repos éternel de celui qu'elle ne cessait de pleurer, tout en bénissant Dieu de lui avoir donné une fin si chrétienne.

Au mois de mai 1883, Mme Tiffin est de retour à Montréal.





La Bienfaitrice



Où va-t-elle maintenant diriger ses pas la généreuse veuve? Vers sa résidence hélas! si désolée aujourd'hui, ou vers la demeure de son frère qui lui a témoigné tant de sympathie dans son immense deuil? Ni l'un ni l'autre de ces toits ne l'attire. Elle s'est choisi, chez les sœurs Grises, une retraite au goût de sa piété, pour vaquer mieux à la prière, vivre en paix dans la solitude et être plus à Dieu. Tout y est prévu et il lui tarde de s'y rendre.

Le 10 mai, à dix heures a. m., la cloche intérieure de la communauté assembla les religieuses pour aller

au-devant de l'insigne bienfaitrice. L'accueil fut d'une bienveillance tout expansive. La supérieure générale, mère Deschamps, exprima chaleureusement sa profonde gratitude et fit avec bonheur la remise des appartements demandés par cette pensionnaire d'un genre spécial. Mme Tiffin en parut satisfaite. Elle s'y trouva même parfaitement à l'aise. On avait mis à son usage, au second, à l'entrée de la rue Guy, un salon, une chambre à coucher, une salle à dîner ; puis un office à la disposition de deux bonnes filles qui allaient de tout leur cœur, se dévouer à son service. Ce fut d'abord Melle Adeline Boisclair, devenue l'une de nos sœurs auxiliaires de la première heure sous le nom de sœur Adeline.

Betsy, une de nos orphelines, partagera avec sœur Adeline les soins à

donner à Miss Tiffin. Son histoire mérite une mention spéciale.

En 1854, une nouvelle émigration irlandaise aborda nos rives, c'était, a-t-on dit, la dernière. Cependant, comme en 1847, le typhus s'était déclaré sur les navires, un grand nombre en moururent. Parmi les émigrés se trouvaient Michel O'Reilly et Derinda O'Rourke, jeune couple, qui comptaient sur les biens de la terre promise. Ils n'arrivaient que pour mourir au port.

Nos prêtres étaient là, au débarcadère, pour porter secours aux mourants. M. Dowd p.s.s., curé de l'église Saint-Patrice, administra sur le quai Michel O'Reilly et sa femme dont il admira la foi et la parfaite soumission aux volontés de Dieu. Sur son cœur reposait un petit ange de neuf mois à peine. Les larmes du prêtre

accueillirent le sourire de la petite inconsciente de son malheur. Il la prit dans ses bras, et la fit porter chez les sœurs Grises où il arriva en même temps pour la confier à sœur Christin, chargée de la salle des orphelines irlandaises. Il fit part à la bonne sœur, de l'âge de l'enfant et du nom d'Elizabeth comme l'avait nommée sa pauvre mère.

La petite Elizabeth grandit sous les bons soins des sœurs qui l'aimaient tendrement. Elle commença à apprendre à lire et à écrire, et se disposa à sa première communion. Ce fut en ce jour béni qu'elle apprit de M. Dowd lui-même, le bienfait de son existence conservée. Il lui dit, entre autres choses que le ciel lui avait donné une bonne *petite mère*. Cette appréciation demeura dans la mémoire de la jeune communiant

comme un baume délicieux qui réconforta son cœur.

La salle des orphelines irlandaises, ou salle Saint-Louis, était entretenue par nos bons pères sulpiciens depuis 1823. Il était permis néanmoins aux sœurs, de placer ces enfants dans de bonnes familles. Cette autorisation qui pouvait bercer les espérances de plusieurs compagnes d'Elizabeth ou Betsy (comme on l'appelait ordinairement) était devenue cependant un véritable souci pour elle. Comment quitter ses secondes mères ! Elle les aimait tant ! Son inquiétude était d'autant plus grande qu'elle avait remarqué l'attention que lui avait portée quelques visiteurs intéressés. Elle songea à prendre les moyens de se mettre hors de concours par une imprudence très grave qu'il fallut pardonner à son âge imprévoyant. Un

jour qu'on s'occupait du nettoyage des planchers, l'occasion lui parut favorable. Elle plongea sa petite main dans un vase où l'on conservait de la lessive et s'en frotta les yeux. Elle obtint le résultat attendu; une maladie de cet organe résista à tous les traitements.

Malgré une forte tendance à la cécité, Betsy ne fut pas moins appréciée de ses maîtresses. Elle était ingénieuse à se rendre utile et ses bons exemples lui obtenaient de l'ascendant sur ses jeunes compagnes. Elle atteignit enfin vingt et un ans. Les sœurs furent autorisées à lui fournir un trousseau digne de la bourse généreuse des bienfaiteurs de nos orphelines. Mère Dupuis, supérieure générale, offrit dès lors à la jeune irlandaise de la placer avantageusement dans le monde; mais celle-ci ne désirant que resserrer ses liens avec les sœurs Grises, remer-

cia la supérieure et s'offrit à prendre dans la maison, les services que la bonne Mère pouvait attendre d'elle.

Sœur Harkin, chargée de la surveillance des parloirs, l'obtint comme aide. Durant douze ans près, elle lui fut d'une grande ressource par sa prévenance, son dévouement et surtout la langue anglaise qui lui était naturelle.

Elle quitta le parloir, en 1885, pour suivre les premières sœurs qui se rendaient aux hospices des variolés et affronta avec elles la terrible contagion ; mais deux mois à peine écoulés l'inflammation de ses yeux augmenta considérablement. Elle revint à la maison mère après avoir reçu du Bureau de santé une rétribution bien méritée.

C'est alors que Mme Tiffin désira avoir auprès d'elle, la jeune portière

qui avait attiré son attention; mais Betsy se souciait peu de se mettre en rapport avec une grande dame. Lorsque celle-ci lui en offrit la faveur, elle n'hésita point à lui répondre en toute franchise: "Que ferez-vous de moi, Madame, je ne puis pas même servir la table, ne distinguant point une tasse d'une sallière. — Je ne m'occupe pas de cela, ma bonne enfant, lui répondit Mme Tiffin, je veux vous faire du bien et je commencerai tout d'abord par la guérison de vos yeux." Comment ne pas accepter une si maternelle bienveillance? La bienfaitrice conduisit elle-même Betsy à l'Hôtel-Dieu, lui fit donner une chambre. Elle s'y rendait chaque jour, autant pour encourager sa chère malade que pour s'assurer des résultats d'une opération que le docteur Desjardins voulut bien répéter neuf fois. Mme Tiffin espéra alors qu'un séjour à l'Institut

ophtalmique serait plus avantageux; elle y conduisit sa patiente, mais malgré les soins prodigués par l'intelligent oculiste et tout ce qu'on pouvait espérer de l'art et de la science, Betsy ne reçut qu'un soulagement. Elle revint auprès de sa bienfaitrice et y coula des jours heureux.



Mais dans les modestes appartements où vit maintenant Mme Tiffin quels charmes trouvera la grande Dame d'autrefois? Le programme de ses journées va nous le dire. Levée à 4 h. 30 m., elle se rend à l'église pour faire oraison, puis elle entend la messe et y communie. A 10 h. elle reviendra au saint lieu, parcourir la voie douloureuse et continuer ses pieuses supplications jusqu'à 11 h.

L'après dîner est consacré à la visite des pauvres qu'elle a jadis secourus et qu'elle ne veut pas oublier. Betsy l'accompagne, bien avertie de garder le secret sur ses courses charitables.

Deux fois la semaine, elle se rend au cimetière, elle entre sous la voûte et épanche sa prière pour celui qui repose. Quand le jour décline, Mme Tiffin prie. La nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine, on la voit revenir au pied du tabernacle pour l'heure sainte. Elle est agenouillée sans appui, près de la balustrade en face de l'autel. La pieuse Adeline l'accompagne fidèlement.

Durant neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à l'épuisement de ses forces, Mme Tiffin ne voulut jamais manquer à ce rendez-vous si agréable à Jésus agonisant.

Le 3 juillet, Mme Tiffin assistait à

la consécration de l'église de l'Hôpital Général où elle avait fixé son séjour. Un ciel pur, ensoleillé reflétait ses beautés dans le nouveau temple élevé en l'honneur de la Sainte-Croix. Mgr E. Fabre, évêque de Montréal, Mgr Louis de Goesbriand, évêque de Burlington et Mgr Edgar Wadhams, évêque d'Ogdensburg étaient les pontifes consécrateurs. L'évêque d'Ottawa, Mgr Duhamel, offrit l'adorable sacrifice au maître-autel ; les autres prélats célébrèrent aux autels qu'ils avaient consacrés. Monseigneur de Montréal dit la messe à l'oratoire de l'infirmerie.

Plus de soixante prêtres et religieux, des ecclésiastiques en grand nombre, des citoyens honorables, des religieuses représentant les diverses communautés remplissaient le chœur et la nef.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les cérémonies de la consécration de nos églises catholiques dont les murs s'imprègnent de sainteté, en quelque sorte, au contact des doigts consécrateurs. Disons seulement qu'en arrière du maître-autel, sur un marbre, on peut lire l'inscription commémorative du fait de donation par notre insigne bienfaitrice.

Au Dieu tout-puissant et très grand,

*L'an du Seigneur 1883, le 5^{me} des nones de juillet,
cet autel*

*don expiatoire d'une veuve pour son époux défunt,
a été consacré*

*par l'Illme et Révme Edouard-Charles Fabre
évêque de Montréal.*

*Dans l'acte même de la Dédicace de cette église,
en l'honneur et sous le titre*

de la Sainte Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*Dans le même temps les deux autels latéraux,
construits aussi avec de pieuses offrandes,
ont été consacrés et dédiés*

*l'un au très saint Cœur du Seigneur Jésus
par l'illme Ls de Goesbriand, évêque de Burlington,
l'autre au Père (non engendré) éternel
par l'illme Edgard Wadhams, évêque d'Ogdensburg.*

Le lendemain de sa consécration, le saint lieu conservait la solennité de la veille. Les autels étaient encore ornés de leur riche parure et les fleurs dans toute leur fraîcheur, répandaient un suave parfum. Ces fleurs avaient été apportées par M. Devins lui-même. Il s'était mis au service de sa sœur, en allant cueillir dans les serres de la ville ce qu'il y avait de plus rare et de plus odoriférant. Or, dans cet heureux matin, la communauté faisait offrir, aux trois autels, l'adorable sacrifice pour les bienfaiteurs qui avaient contribué avec générosité aux splendeurs du temple et à sa dédicace. Pour compléter le maître-autel, chef-d'œuvre d'architecture, admiré de tous, Mme Tiffin fit sculpter

à Rome du plus beau marbre d'Italie, les statues de saint Pierre et de saint Paul qui entrent dans le plan. D'elle, viennent également les statues des autels latéraux et la dorure des croix et des dix-huit grands chandeliers pour le service quotidien.

“Sur ces autels de marbre, disait-elle, on ne doit voir que de l'or.” Elle fit placer aux chapelles du Père éternel et du Sacré-Cœur deux gracieuses lampes vermeilles dont elle pourvut à l'alimentation à perpétuité. Elle donna de magnifiques candélabres pour les saluts du très saint Sacrement, et afin de conserver l'antique ostensor elle en offrit un pour les fêtes de seconde classe.

Ces dons généreux témoignent de l'ardeur et du zèle de Mme Tiffin à procurer la beauté du sanctuaire. La fortune qu'elle a entre les mains lui

semble ne pouvoir être mieux employée.

Il ne faut pas l'oublier cependant, la bienfaitrice désirait avant tout, que sa main gauche ignorât les profusions de sa main droite. Que d'œuvres elle a tenues dans le secret! Que d'efforts pour maintenir dans l'ombre ce qu'elle ne pouvait absolument soustraire au regard! Nous serons discrètes autant que possible.

Mais nous venons de parler de la consécration du nouveau temple, nous en admirons le magnifique maître-autel. Comment quitter le saint lieu sans remarquer encore les quatre belles peintures qui ornent les murs du chœur: l'invention de la sainte Croix, le miracle de la résurrection d'une femme par l'attouchement de la vraie croix, le martyre de S. André, la stigmatisation de saint François

d'Assise sur le Mont Alverne. Enfin au transept les tableaux du Père éternel, du Sacré-Cœur, les pieuses statues de saint Joachim et de sainte Anne, ne viennent-ils pas se présenter comme une énigme facile à deviner? Poursuivons encore... Les stations que nous parcourons pieusement chaque jour sont une copie de celles que notre généreuse Dame avait admirées dans l'une des églises de Beauvais?

Rappelons maintenant nos grandes solennités et fêtes ordinaires, célébrées avec dévotion: quelle abondance de belles fleurs ou d'arbustes inconnus au pays! Comment taire encore cette délicate prévenance de Mme Tiffin quant à peine elle habite notre maison. Elle veut renouveler les ornements funèbres, l'un pour les services de première classe, et l'autre,

non moins riche, pour ceux de la sépulture des sœurs, y ajoutant une tenture violette avec une frange de soie. Très touchée de ces sentiments si nobles envers nos sœurs disparues, mère Deschamps fit chanter un service solennel pour tous les membres de la famille Tiffin et Devins, passés à une autre vie. Cet hommage de gratitude porta une grande consolation au cœur de la généreuse bienfaitrice, et à celui de son frère et de sa sœur.

Ajoutons que par l'ordre du médecin, Mme Tiffin allait presque chaque année, chercher sous un climat plus doux, un renouvellement de ses forces vitales. Elle aimait un séjour à New-York pour y revoir bien intimement les religieuses du Sacré-Cœur, ses mères bien-aimées. D'autres fois cependant, son médecin la dirigeait vers la Nouvelle-Orléans,

ou les îles Bermudes. Durant cette absence, elle charmait ses moments de repos en préparant de nouveaux témoignages d'amour envers Jésus-Hostie. Voyait-elle des ornements précieux, de riches objets à l'usage du culte, elle en faisait acquisition. Combien il lui plaisait, au retour, de jouir de la surprise de la sacristine !

Une année, absente durant la solennité des quarante heures, elle envoya trois caisses de chandelles, de la meilleure cire, avec un mot à sœur Dubé, chargée du soin des autels. " Ne ménagez point, ma sœur, ne ménagez point." Cette vive flamme qui consumait son cœur, elle voulait la voir briller au saint lieu.

La générosité de Mme Tiffin s'élevait à la hauteur des grandes circonstances. Au premier jubilé religieux de la supérieure générale, le 9 sep-

tembre 1886, le prêtre montait à l'autel en ornement au tissu d'or, splendidement brodé. D'autres cadeaux accompagnaient ce don magnifique. Nos archives en conservent fidèlement le détail. En 1887, la pieuse Dame faisait un troisième pèlerinage à la ville éternelle. Pouvait-elle ne pas nous apporter de Rome un précieux souvenir? C'étaient deux magnifiques gerbes d'or préparées par les Dames du Sacré-Cœur comme offrande à faire agréer à Sa Sainteté Léon XIII à l'occasion de son jubilé sacerdotal. Mme Tiffin fit tant d'instances auprès de ces religieuses, que celles-ci les lui cédèrent.

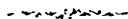




Vertus religieuses

de

Madame Tiffin



Telle était Mme Tiffin à cette époque de sa vie. La charité pour les pauvres et le zèle pour la décoration de la maison de Dieu enflammaient ses ardeurs. Le simple abrégé de ses dons comble de joie et édifie la piété.

Mais pénétrons, s'il est possible, au plus intime de cette âme. Quelles aspirations vers le bien idéal, vers la sublime sainteté! "Nous ne nous sommes point vouées à la vie religieuse, disait-elle à sa bonne Betsy; la granulation de vos yeux a été pour

vous un obstacle ; et moi aussi, visiblement, la divine volonté m'a fait prendre une autre voie. Mais soyons religieuses par l'esprit et le cœur. Réalisons en nous, les vertus de cette profession. ”

D'une sensibilité excessive, par là même disposée naturellement à repousser toute gêne, Mme Tiffin eut souvent à lutter contre elle-même. Elle y était fidèle en prenant le crucifix qu'elle avait toujours sous les yeux, s'y attachant jusqu'au parfait triomphe sur son ardente nature.

On raconte qu'un jour Mgr Healy, évêque de Portland, lui fit l'honneur de dîner chez elle, avec son frère le jésuite et sa sœur religieuse de la Congrégation Notre-Dame. Durant le repas une parente, alors présente, émet une divergence d'opinions qui rend la bonne Dame très émue. In-

continent, elle quitte la table, entre dans sa chambre, prend son crucifix et ne revient qu'après avoir reconquis un grand calme.

Mme Tiffin s'appliquait ainsi à l'humilité, cette science de la vérité qui n'illusionne point. Elle était certes distinguée et de qualités non communes; elle s'estimait peu et semblait avoir horreur des louanges. Dans une circonstance, comme la précédente, où elle était entourée d'honorables amis, on parla avec ostentation de la famille Devins. " Veuillez vous souvenir, reprit l'humble Dame, qu'avant de parvenir aux honneurs et à la fortune, mon père a balayé la cour du palais de justice. "

Evoquer le souvenir d'un passé si modeste, dénote un degré de détachement assez haut.

Saint François de Sales compare les

petites vertus aux douces violettes qui se plaisent à la fraîcheur de l'ombre, se nourrissent de rosée, et sans éclat répandent au loin leur parfum ; ainsi Mme Tiffin portait sous le manteau d'une aimable simplicité, un bel ensemble de vertus. Chez elle, la bonne éducation se révélait par des manières de bienséance très délicates ; mais nulle prétention, nulle arrogance dans ses démarches et son parler. Ses habits somptueux d'autrefois étaient remplacés par une mise simple, sans recherche. Lorsque les circonstances l'obligeaient à recourir à ses anciens ajustements, elle plaisantait, faisant remarquer aux personnes de son entourage la vanité de ces parures. De cette simplicité ingénieuse naissait une affabilité charmante. Toujours délicate dans ses sentiments, elle portait un très grand respect à nos

supérieures. A l'époque d'heureux anniversaires, elle leur prodiguait ses hommages et ses dons ; son amitié n'était pas moins sincère envers les sœurs. Elle se plaisait à deviner ce qui pouvait leur être utile ou agréable et prenait sans retard le moyen de le leur procurer. A titre de bienfaitrice insigne, la supérieure invitait de temps à autre Mme Tiffin aux récréations de la communauté. Celle-ci se prêtait de bonne grâce au jeu de *perfection* et sa conversation était agréable.

Elle acceptait également une villégiature à notre île de Chateauguay, prenant part aux amusements des jeunes sœurs, rivalisant avec elles pour tendre la ligne ou faire un meilleur amas de coquilles de choix dans ses explorations sur le rivage. Elle aimait aussi à traiter avec les innocents petits canards, les poulets etc. qui lui montraient leur recon-

naissance en accourant à qui mieux mieux, à son appel.

Mme Tiffin avait des reparties très heureuses, aimant à taquiner, attendant la réplique, ne la trouvant jamais trop maligne. Mais, à la sacristie surtout, notre bonne Dame voulait avoir bon jeu. Qu'elle aimait donc à y jouer à la surprise ! Apporter, sans être vue, de nouvelles aubes, des bouquets fraîchement cueillis qu'elle plaçait elle-même sur l'autel. La vigilante sœur Dubé gardait bien son poste. Il fallait alors lui envoyer quelques jeunes sœurs pour détourner son attention. Or, souvent la messagère se laissait deviner et l'intelligente sacristine n'en était pas dupe ; elle feignait cependant une grande surprise, avec une vive satisfaction ; c'était un encouragement pour la donatrice de recommencer ses aimables ruses. De son côté, sœur

Dubé avait le tact d'utiliser délicatement les dons de la bienfaitrice. Un jour, Mme Tiffin lui donna une chaîne d'or qu'avait portée son mari. La sacristine en traça un beau calice sur la soie blanche qui couvrait la porte du tabernacle à l'intérieur. Quel ne fut pas le bonheur de Mme Tiffin ! De douces larmes le témoignèrent ; aussi ne tarda-t-elle pas de lui offrir une seconde chaîne de M. Tiffin qui ne lui était pas moins précieuse. Sœur Dubé en fit encore une ornementation au tabernacle. Aujourd'hui, malgré quelque changement, les deux chaînes y sont conservées comme un témoignage permanent de la foi et de l'amour, d'un cœur qui ne palpait que pour le Dieu de l'eucharistie.

Auprès de la sacristine, la laborieuse Dame venait souvent prendre l'aiguille et la faisait courir adroitement sur la soie ou la toile. Elle s'asseyait

à un petit métier pour monter quelque broderie sur un ornement qu'elle voulait embellir. Ces occupations lui étaient délicieuses.

Ainsi vécut Mme Tiffin cinq années, chérissant de plus en plus sa solitude et ses pieuses occupations; cependant le Seigneur voulut épurer davantage la vertu de sa servante, en lui demandant de sacrifier quelques attraits de sa vie solitaire.

Non loin d'elle, mais au milieu du monde séducteur, vivait son cher frère Richard. Cœur noble et généreux, M. Devins possédait des qualités appréciables; mais les années ne l'avaient pas rendu sérieux. Tout lui vient à souhait; de la vie, il veut jouir... ce qui ne veut pas dire qu'il soit indifférent aux pratiques de la religion. Sa foi très vive les lui fait fortement aimer et embrasser. Ainsi en 1881, l'adoration nocturne s'étant



Monsieur Devins

établie à Notre-Dame, M. Richard Devins s'y inscrit l'un des premiers. En 1883, il ne fut pas moins empressé à suivre le pèlerinage de Lourdes, organisé par M. Martineau p.s.s. Il mène avec lui, sa femme protestante. La vue de deux guérisons instantanées détermine heureusement la conversion de cette bonne Dame. Peu après ce pèlerinage, M. Devins est atteint d'une maladie très dangereuse. Il recourt avec confiance à l'intercession de la Vénérable Mère d'Youville, vient communier dans notre église et prie sur son tombeau. Il guérit et se croit redevable à notre Fondatrice de cette faveur obtenue. Mais, le 5 juillet 1886, la mort prend sa revanche, en lui ravissant son épouse bien-aimée. Le voilà seul sans enfant, sans héritier pour les richesses dont le ciel l'a favorisé. M. Rousselot, curé de Notre-Dame, avait une haute es-

time pour l'adorateur fidèle ; c'est pour cela, sans doute, qu'il lui avait obtenu le titre et la croix de "chevalier du Saint-Sépulcre."

Mais le zélé Pasteur rêvait quelque chose de plus pour lui. Il fit part à Mme Tiffin qu'il serait heureux de voir son frère, en rapport plus intime avec elle, et, pour cela, il lui insinue de décider M. Devins à prendre sa pension chez les sœurs Grises.

Mettant aussitôt de côté, ses goûts pour un isolement de son choix, ne songeant qu'au plus grand bien à procurer à l'âme de son cher Richard, Mme Tiffin acquiesça à ces désirs et se hâta d'y donner suite.

Sur la cordiale invitation de sa sœur, M. Devins entra donc dans la maison, le 1^{er} mai 1888, comme pensionnaire. Son séjour ici, n'entravait nullement son négoce. Il sortait et

entraît à heures fixes, de façon qu'aux repas pris en commun Anna-Maria et Richard pouvaient connaître de nouveau, le bonheur de l'intimité fraternelle.

Les appartements de nos honorables hôtes n'étaient séparés que par un large et gai corridor. Il leur était facile de communiquer à loisir.

Pour les sœurs Grises, comme on l'a vu, M. Devins n'était pas un étranger. Depuis longtemps, il avait su mériter leur estime et leur gratitude. A l'inauguration de notre église Sainte-Croix, il pourvut le sanctuaire de la lampe dorée qui indique et fait bénir la présence du Roi des rois. On voulut s'enquérir du prix de cette somptueuse lampe. "On ne calcule pas, répondit-il, quand on donne à Dieu."

Au jubilé religieux de la supérieure

générale, le 9 septembre 1886, il offrit comme hommage, le grand calvaire que l'on voit au réfectoire de la communauté. Les riches dorures qui l'ornaient ont été depuis effacées par esprit de pauvreté et de simplicité.

Le beau clocher qui s'élève sur notre église est également dû à la libéralité de M. Devins. Il sut de nouveau, en taire le coût très élevé, en léguant toutefois une généreuse somme pour son perpétuel entretien.

M. Devins aimait sincèrement notre communauté; d'ailleurs, sa foi vive lui faisait respecter tous les corps religieux. Les membres du clergé qui le connaissaient l'avaient en particulière affection, le trouvant toujours disposé à ouvrir généreusement sa bourse aux bonnes œuvres et à prodiguer des bienfaits aux églises.

Avant même d'entrer dans la mai-

son, M. Devins, désirant faire connaître davantage les sœurs Grises et l'histoire de leur Fondatrice, fit un recueil des faits les plus remarquables de leur institut depuis son commencement jusqu'à nos jours. Ce travail fut imprimé en anglais sous le titre de "Reminiscences." Acheté par nos nombreux visiteurs américains, le produit de la vente est encore profitable aujourd'hui au budget de la cause de notre Vénérable Mère d'Youville.

Ami sincère de notre communauté, toujours prêt à lui rendre service, M. Devins, au mois de février 1892, achevait néanmoins sa carrière, il n'avait pas soixante ans, en comptait tout au plus cinquante-huit. Un séjour de quatre ans chez nous et nous allions le voir mourir. Il s'y résigna chrétiennement, rédigea ses dernières volontés. Un généreux legs fut mis

en notre faveur pour l'entretien de son terrain au cimetière. Il parvut largement quelques-unes de nos missions du Nord-Ouest, encore à leur début, puis abandonna le reste de sa fortune en bonnes œuvres, selon la volonté de sœur Devins, son exécuteur testamentaire.

Mourir, portant l'habit du Tiers-Ordre de saint François, lui parut avec raison, une excellente garantie de suffrages, sinon un complément de mérite. Il fit donc mander un religieux franciscain afin de solliciter cette faveur. Il avait à peine quinze jours à vivre, mais sa demande était si humble, si profond, son désir! Le révérend père Jean-Baptiste agréa, sans hésiter, cette requête. Il donna les livrées de la sainte pauvreté et de la pénitence à ce frère qui fut fidèle jusqu'au bout aux prescriptions de son nouvel état.

M. Devins était donc prêt à recevoir dignement les derniers sacrements. Le chapelain, qui lui administra le saint viatique et l'extrême-onction, lui fit la touchante exhortation que voici :

“ Bien des fois, j'ai demandé à Dieu de vous bénir, de vous soutenir, de vous récompenser ; mais, jamais je ne l'ai mieux fait qu'en me présentant, il y a un instant, à la porte du tabernacle pour prier Notre-Seigneur de venir vous voir. Seigneur, lui ai-je dit : Celui que vous aimez et qui vous aime beaucoup est malade. Venez le voir, le bénir, le consoler, le fortifier. Et le voilà... Ah ! sans doute, nous lui demandons de vous guérir, de vous laisser encore avec nous ! Il y a du bien à faire et des mérites à acquérir. Mais, toutes les bénédictions que nous pourrions demander

à Dieu sont bien peu en comparaison de celles qu'il vous garde au ciel, en récompense de vos efforts, de votre religion, de votre générosité. Allez donc, cher ami, avec confiance et amour. Vous l'avez aimé et servi; il vous soutiendra dans les dernières luttes; c'est pour vous en donner l'assurance qu'il se donne à vous, en ce moment solennel."

Le 17 février, M. Devins put communier encore avant la messe de 6 heures; mais durant l'adorable sacrifice, il fut frappé de paralysie. Ses dernières paroles avaient été bien touchantes. Il venait de dire à sœur Del-Vecchio: "Ma sœur, dans quelques jours, je vais réaliser le sens de ce mot: Eternité! Hâtez-en, mon Dieu, le moment! Que je voie votre face!" Le 20, un samedi, à 7 hrs 30 du soir, il expirait.

Son corps fut exposé dans ses appartements, revêtu de l'habit des franciscains. Les membres de l'adoration nocturne vinrent nombreux, se joindre aux pauvres de la maison, et à toute la communauté pour demander à Dieu, dans une prière fervente, le repos de cette âme. Notre-Seigneur a pu lui dire : "Venez le béni de mon Père, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire."

Le service funèbre eut lieu le 23 dans notre église. Le défunt avait demandé qu'il n'y eût d'autre chant que celui des sœurs. Grande était l'assistance. L'Archevêché, Saint-Sulpice, les RR. PP. Jésuites, Oblats, Trappistes, Franciscains, et du Saint Sacrement étaient représentés. On eut lieu de se convaincre alors de l'estime et de la gratitude que M.

Devins s'était acquises d'un grand nombre.

Pour les deux sœurs qu'il quittait dans les conditions que l'on sait, la disparition de ce bien-aimé frère fut, à la fois, une consolation et un deuil. Son édifiante mort les portait, certes, à bénir Dieu, si bon à leur égard. Mais l'une et l'autre ne pouvaient que sentir vivement le coup de son départ. Il était le filleul de ma sœur Devins. Il la chérissait particulièrement et l'honorait de toute sa confiance

Quant à Mme Tiffin, Anna-Maria, deux ou trois ans moins âgée que son frère, l'intimité avait été grande, dès l'enfance; mêmes jeux, mêmes péripéties. Plus tard, même fortune, égale grandeur d'âme et de nouveau, même toit, même table jusqu'à la mort si chrétienne qui la console, malgré les brisements de son cœur.



Dernières années

de

Madame Tiffin



Au commencement de 1891, des symptômes de paralysie se manifestèrent chez notre bienfaitrice. Sa manière de vivre ne sembla se modifier aucunement. Toujours attentive aux bonnes œuvres qu'elle avait entreprises, elle ne cessait de répandre de nouveaux bienfaits ; cependant, l'affaiblissement de ses forces l'obligèrent de se servir d'une voiture pour ses courses accoutumées ; elle faisait appeler ordinairement un cocher, dont elle connaissait la pauvreté et

les soucis, pour soutenir une famille. Après l'avoir payé, elle s'ingéniait à laisser tomber de son portefeuille des pièces de monnaie et quelquefois des billets de banque, de la valeur de trois, quatre ou cinq dollars que le pauvre cocher se hâtait de ramasser pour tout remettre à Mme Tiffin. "Mais cet argent est à vous, reprenait l'incomparable amie des pauvres; ce n'est pas à moi; gardez-le."

En 1890, Montréal avait revu les fils du séraphique François d'Assise. Le père Othon, ministre de la province de France, était venu, le 29 mai, régler définitivement une fondation et avait si bien réussi que, le 24 juin suivant, fête de saint Jean-Baptiste, un couvent, sous le vocable de saint Joseph, fut béni. Il avait été préparé provisoirement dans l'une des dépendances de la cure Saint-Joseph,

cédée à cette fin, par l'excellent M. Leclair, pasteur de la paroisse et ami de toutes les bonnes œuvres.

Le 26 mai de l'année 1892, fête de l'Ascension, les religieux fondateurs échangeaient leur Bethléem pour un local plus vaste, très bien situé et assez retiré. Ce local avait servi de résidence à un juif opulent, M. Judah. On eut très vite transformé l'intérieur de cette maison élégante en un monastère. Nous aimons à dire que M. Judah s'était fait l'ami des sœurs Grises. A l'époque de la construction du nouvel Hôpital, il leur rendit de grands services par des conseils très étendus et d'une valeur telle que son souvenir se conserve avec gratitude dans la communauté.

Mme Tiffin n'ignorait point la récente arrivée des révérends pères franciscains dans notre ville; mais

elle n'avait pas eu l'occasion de les rencontrer. Une circonstance bien minime lui fit connaître ces pauvres volontaires. Betsy appartenait au Tiers-Ordre institué dans la maison. Un jour elle demanda à sa bonne maîtresse d'aller parler à l'un des Pères du couvent de Saint-Joseph. "Je le veux bien et je vais faire venir une voiture," répondit Mme Tiffin.

Au retour, Betsy raconta qu'en sortant de la chapelle, elle avait entendu un religieux dire à une petite fille qui était venue prier. "Mon enfant, demandez donc à votre charitable mère de nous envoyer un peu de pain pour le souper."

Il n'en fallait pas davantage pour navrer le cœur compatissant de celle qui se faisait le refuge de tous les nécessiteux. "Comment, dit-elle, les révérends Pères sont réduits à une si

grande pauvreté?" Le lendemain Mme Tiffin se rend au marché avec Betsy, fait charger la voiture de provisions et va les porter elle-même au couvent de Saint-Joseph. Deux fois la semaine, elle ira ainsi pourvoir la pauvre communauté de son nécessaire quotidien.

Lorsqu'ces sorties lui deviendront impossibles, Betsy en aura l'édifiante commission. Tout en bénéficiant de ces charités providentielles, les religieux franciscains ne tardèrent point d'admirer les hautes vertus de leur nouvelle bienfaitrice.

Mais au cours de cette année 1891, l'état plus affaibli de Mme Tiffin fait naître des appréhensions. On veut lui épargner la fatigue de descendre à l'église, prendre sa place sur un prie-Dieu près de la chaire, où on l'a vue, durant huit années, prier avec tant de ferveur. La nouvelle supérieure gé-

nérale, mère Filiatrault, lui fit alors ouvrir les portes de l'infirmierie des sœurs, et lui assigna la première place de l'oratoire d'où elle pouvait parfaitement suivre la sainte messe et assister au salut du très saint sacrement.

Sœur Sainte-Claire, sacristine, avait de grandes prévenances pour Mme Tiffin, elle allait la chercher chaque matin, la soutenait de son bras ou la conduisait en chaise roulante. Bientôt notre chère bienfaitrice se sentit incapable; à son regret, d'assister à la messe conventuelle; notre mère prit alors les moyens de lui procurer l'avantage d'en entendre une, à une heure moins matinale. Plusieurs de nos bons Pères sulpiciens du Collège ou du Grand Séminaire voulurent durant les vacances, offrir le saint sacrifice à 7 heures 30; Mme Tiffin ne put oublier la condescendance des pères

Tranchemontagne, Saint-Jean et Sériey's qui se succédèrent dans ce service régulier. Au mois de septembre, les rentrées du Collège et du Grand Séminaire obligèrent les chapelains à reprendre leurs titres et leurs devoirs de professeurs. On ne savait comment continuer à notre chère infirme la faveur d'une messe à ses heures. La divine Providence a des ressources admirables, aimait à dire notre Vénérable Mère d'Youville.

Au mois d'octobre, M. Martin, de nos provinces maritimes, vient prier notre très honorée Mère de le recevoir dans la maison. C'est un prêtre qui a besoin de repos. La seule indemnité qu'il peut offrir est d'aider messieurs les aumôniers dans leur saint ministère et d'enseigner le catéchisme. Mère Filiatrault agréé avec reconnaissance sa demande. Elle le

présente comme chapelain à Mme Tiffin. Le dévouement de ce ministre du Seigneur fut admirable. Il se mettait en tout à la disposition des moments de la chère malade pour dire la sainte messe.

Il préparait avec soin les catéchismes qu'il faisait le dimanche; puis, à certains jours de la semaine, menait nos orphelins à la promenade et s'efforçait, en toute occasion, de leur être utile.

Mme Tiffin, se croyant toujours insolvable, voulut dédommager la communauté des nouveaux soins qu'on lui prodiguait. Elle eut dessein de pourvoir l'oratoire de l'infirmerie de nouvelles stations du chemin de la croix: c'étaient de beaux chromos coloriés, à cadres dorés. Plus tard, on substitua à ces stations, celles de notre ancienne et première église, qu'on aime à conserver; et, avec non

moins de gratitude, on plaça ailleurs le beau *via crucis*. Elle ajouta à ce don, un riche missel, un ciboire et un calice d'argent, des canons d'autel avec dorure dans l'encadrement. Des fleurs artificielles, des dentelles pour les nappes, une tenture violettes (en soie) pour le temps de la passion, un prie-Dieu avec coussins en velours, un tapis pour le marchepied de l'autel et un autre à frange.

Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulaient néanmoins..... et, avec eux, les forces de celle qui méritait de plus en plus notre gratitude. Mme Tiffin ne pouvait plus même se faire transporter à la chapelle de l'infirmierie. Au mois de décembre 1892, l'autorité ecclésiastique accorda bien volontiers la transformation de son salon en oratoire pour la célébration du saint sacrifice. Sœur Sainte-Claire fut diligente: en peu de temps, un

autel y fut dressé. Ce fut dans ce pieux sanctuaire, où les anges descendaient chaque matin pour escorter le divin roi, que l'amante de Jésus-Hostie fit l'acte religieux dont nous aimons à faire le récit.



Les rapports tout de charité avec les révérends Pères franciscains, avaient rempli Mme Tiffin, de vénération pour leur ordre. Elle admirait la pauvreté volontaire, le dénûment parfait, la mortification sans répit et l'humilité profonde de ces religieux. Elle eut le désir de participer à tant de mérites en s'agrégeant au Tiers-Ordre de saint François. Les bons Pères franciscains accédèrent à son humble demande. Le révérend père Fulcran lui donna l'habit des tertiaires; puis l'année d'épreuve, appelée



Madame McConky

noviciat, étant terminée, elle fit profession dans son cher oratoire, le 5 février 1893.

Mme Tiffin n'était pas seule à accepter les prescriptions de la règle des tertiaires franciscaines. Une amie, Mme McConky, pour qui elle n'avait cessé de prier et d'offrir à Dieu des sacrifices, était à ses côtés. Pourquoi n'en parlerions-nous pas ?



Mme McConky était une française qu'avait épousée un écossais protestant, un brave homme fidèle à sa croyance. Il reprochait souvent à son épouse l'omission de ses devoirs de catholique ; cette femme persistait néanmoins dans son indifférence. Malgré tout, elle appréciait le mérite de Mme Tiffin et lui portait un profond attachement. Celle-ci répondait à son

amitié avec toute la bienveillance possible, et avec un sincère désir de ramener cette âme à Dieu. L'œuvre était difficile : comment retrouver la clef de cette conscience brouillée depuis si longtemps avec sa foi ?

Betsy en eut la tâche. A l'intelligente jeune fille, il était permis de parler sans détour. Ses reparties avaient une candeur, une franchise qui ne blessaient point. " Pourquoi donc, ma chère Dame, n'allez-vous pas à confesse, lui demanda-t-elle ingénument ? Eh ! je ne sais que dire, répondit Mme McConky.— Vous ne savez que dire !.... Et Betsy détaille un examen qui atteignait le but... Mais un morne silence mettait fin aux entretiens, sur ce sujet. La zélatrice ne se rebutait point. " Tenez, voulez-vous que je vous parle franchement ? hasarda-t-elle résolûment. Vous vieillissez, ma chère Dame ; les

infirmités s'annoncent, il faudra mourir, vous, comme les autres. Ecoutez moi bien : quand, sur de moëlleux oreillers, vous sentirez moins vos souffrances, que vous serez grandement affaiblie, qu'on épongera les sueurs de votre front ; quand votre visage se couvrira des pâleurs de la mort... Votre âme, Madame, votre âme tombera aussitôt en enfer, pour toute l'éternité!... Vous ne l'ignorez pas... Vous devez vous y attendre, si vous ne vous confessez pas. — Ah ! Betsy, cessez de parler ainsi!...—Oui ! c'est sérieux, Madame, pensez-y bien, confessez-vous la chose est facile. Je vous conduirai moi-même auprès d'un bon religieux qui vous accueillera avec bonté, et la seule sentence qu'il fulminera contre vous sera celle du pardon"...La pauvre Dame émue, répondit : "Eh bien oui ! je le veux, je veux me confesser." Notre orphe-

line d'autrefois, notre zélée Betsy venait de faire une conquête. Elle se disposa donc à conduire sa prosélyte à un père franciscain. Celui-ci avait déjà rencontré Mme McConky chez Mme Tiffin. C'était un embarras pour la pénitente. "Il va me reconnaître dit-elle à sa conductrice, que faire?" Elle s'affuble d'un châle aux couleurs variées, met un bonnet aux garnitures éminentes et demande à Betsy ses lunettes vertes. Ainsi déguisée, elle va s'agenouiller au confessionnal, et réussit à décharger sa pesante conscience. Une absolution généreuse rendit la grâce à son âme, et avec la grâce, une paix, un bonheur qu'elle ne connaissait plus. Dès lors Mme McConky fut une chrétienne véritable, regrettant sincèrement son passé, et, pour le réparer, s'appliqua à suivre les bons exemples de ses vertueuses amies; c'est ainsi qu'elle fut amenée

à désirer son admission dans le Tiers Ordre et qu'elle y entra, en effet, en même temps que Mme Tiffin.

La réunion de nos deux dames au petit oratoire avait été habilement ménagée par Betsy. Sans cette heureuse coïncidence, il eût été fort difficile à Mme McConky de conclure son admission dans le Tiers-Ordre. Elle réclamait des ménagements que sa jeune amie seule était capable de comprendre et de lui procurer.

Après ce contentement inattendu d'une profession partagée par son amie convertie, Mme Tiffin se détache de plus en plus de la terre. Les aspirations de son âme convergent vers le ciel. Nouvelle et digne fille de saint François d'Assise, elle cherche à entrevoir au delà de ce monde, la gloire de son séraphique père. C'est dans la souffrance qu'elle va lui être

plus étroitement unie ; c'est dans les plaies de Jésus crucifié, dont il a reçu les admirables impressions, qu'elle va se retirer davantage pour sanctifier ses derniers jours. Notre persévérante tertiaire n'a pas perdu néanmoins son doux et affable sourire. Sa mémoire non plus n'oublie point ses chers pauvres : ses protégés. Elle s'inquiète, la bonne Dame, du loyer d'une pauvre veuve ; Mme McConky la rassure, elle y pourvoira elle-même.

Le 15 juillet, fête de sainte Julie, patronne de mère Deschamps, Mme Tiffin ne descendra pas à la communauté, mais elle enverra un messenger conduit par un jeune orphelin. " Va, lui dit-elle, porter mon offrande et mes vœux à notre Mère." C'est un petit agneau qui part, hâte le pas et se dégage même de la main de son guide pour aller droit à la supérieure.

Son collier rose apporte cent dollars !

Dans ce même mois, la fête de la glorieuse sainte Anne, patronne de Mme Tiffin est accueillie avec non moins d'allégresse. Dès la veille, notre très honorée Mère s'empresse d'offrir ses affectueux et très reconnaissants hommages à notre incomparable bienfaitrice et le lendemain les sœurs se succèdent auprès de cette véritable amie pour y offrir l'expression de leurs mêmes sentiments. On lui souhaite de longs et heureux jours, l'amélioration de sa santé etc. Mme Tiffin acceptait tout et remerciait en peu de mots. Bien plus haut était son cœur. Pour honorer davantage sa sainte patronne, elle avait prié M. Martin, d'aller à Sainte-Anne de Beaupré et d'y prier à ses pieuses intentions. Le révérend père Arsène, visiteur des franciscains, se fit son chapelain et offrit l'adorable sacrifice

dans la petite chapelle. Le père Xavier accompagnait son supérieur. Nos sœurs chanteuses firent entendre leurs plus beaux cantiques.

Après un petit déjeuner chez Mme Tiffin, ces révérends pères allèrent bénir de belles statues, de quatre à cinq pieds, que la bonne Dame désirait faire ériger dans un jardin, sous ses fenêtres. Ces statues représentaient le séraphique père saint François d'Assise et le bon saint Antoine de Padoue.

A cette belle fête de sainte Anne succéda, néanmoins, un morne silence; on constata une véritable hémiplegie chez Mme Tiffin. Le médecin trouvant ses appartements trop peu ensoleillés, conseilla un changement de local.

Mère Deschamps fit donc aussitôt préparer sur la rue Saint-Mathieu six vastes chambres, séparées seulement

par le corridor qui conduit à la galerie, en face de la montagne. C'était une nouvelle solitude où Mme Tiffin retrouva, avec le même confortable, une atmosphère plus pure, une tranquillité non moins désirable. En entrant dans ce nouveau logis, elle dit à sa jeune confidente : "Je vais mourir, je veux m'y préparer." Comme celle-ci se hâtait de lui porter ses journaux, à l'arrivée du courrier : "Laissons tout cela, je dois songer à autre chose." Cependant des sorties en voiture avaient été prescrites ; on s'en tenait parfois à quelques petites promenades sur la galerie. La chère malade acceptait tout sans rien dire, répondant à ce qu'on lui demandait par un sourire

Elle retrouvait dans ses nouveaux appartements, un petit oratoire que sa sacristine avait bien décoré ; elle aimait à s'y faire transporter et sur-

tout à y entendre la messe. Qu'il était édifiant de la voir absorbée dans la prière et si attentive à l'action du prêtre durant le saint sacrifice !

Au mois de juin de cette année 1894, on allait célébrer, à la maison vicariale de Saint-Boniface, le cinquantième anniversaire de la fondation. La supérieure générale, mère Deschamps, ne pouvait s'y rendre; elle y députait à sa place son assistante générale, l'ex-mère Filiatrault, les soeurs Curran et Devins. Cette nouvelle avait sa raison d'affecter la sensibilité de notre bonne Dame qui avait peu de temps à vivre; mais déjà bien détachée d'elle-même, elle se résigna à voir partir soeur Devins et soeur Curran, . . . cette dernière lui témoignait un affectueux dévouement, en venant chaque jour, lui faire quelque lecture ou réciter les prières qu'elle ne pouvait plus formuler faci-

lement. Un grand calme succéda aux adieux. On espérait d'ailleurs que sœur Devins pourrait revenir assez tôt. Un nouveau traitement, employé avec succès, donnait quelque espérance de prolonger la vie si chère de notre bienfaitrice. En effet, Mme Tiffin se remit à marcher quelque peu, même à marcher seule. On s'en réjouissait; mais la satisfaction était illusoire. La paralysie ne tarda pas à s'emparer de la gorge et des poumons. La chère malade ne pouvait plus parler qu'avec une abondante salivation; elle en éprouvait un grand désagrément et une pénible confusion. Mme Tiffin se condamna, dès lors, à un silence définitif dont Betsy dut saisir seule la raison, en maintes circonstances. Cette résolution énergique qui lui exemptait quelque déplaisir, n'était pas, non plus, sans une prévoyance salutaire à son âme. Au-

cune autre préoccupation maintenant, que celle de se tenir en paix devant Dieu. Il nous a été permis d'admirer souvent chez elle une grande pureté d'intention. Quelque idée qu'on eût pu se faire de son mutisme, la patiente ne demeurait pas moins en possession de sa lucidité. On peut s'en convaincre par le souvenir que lui rappela le 21 juin, la fête de soeur Painchaud, assistante et première hospitalière. Elle lui offrit une statue du Sacré-Coeur de cinq pieds et demi qui fut bénite et érigée dans un parterre à l'usage des vieillards.

Vers le même temps, un prêtre, qui connaissait la grande charité de Mme Tiffin, eut dessein d'y recourir pour inaugurer une oeuvre très chrétienne. Il se présente chez elle accompagné de soeur Harkin qui le prévient que Mme Tiffin ne parle plus. " Peu im-

porte dit-il, elle me comprendra." Il entre, la salue et expose le fait qui l'amène à solliciter ses largesses. Pas un mot... elle lève à peine son regard presque éteint. Une demi-heure se passe... aucun succès. Le prêtre fait mine de se retirer en disant à la sœur qui l'a conduit, "c'est donc triste de voir s'éteindre une intelligence aussi élevée. J'ai parlé longtemps sans être compris."

A peine est-il sorti que Mme Tiffin appelle Betsy. "Voyez donc dans ma boîte ce qu'il y a d'argent. Comptez-le.—Deux cents dollars, Madame.—Très bien, hâtez-vous de les porter à ce Monsieur. Je pourrai plus tard en ajouter davantage. N'allez pas dire que j'ai parlé, vous comprenez suffisamment mes signes."

La diligente commissionnaire arrive près de l'abbé et lui remet les deux

cents dollars que lui a confiés la bienfaitrice.

Ce digne prêtre est tout confus de sa méprise. Il ne sait comment s'en excuser. Il ne tarde point à se présenter de nouveau chez Mme Tiffin pour lui offrir sa vive reconnaissance et lui témoigner son profond regret. La douce victime décline toute réparation, prononce quelques mots de bienveillance avec un aimable sourire.

Dieu mettait la dernière main à l'œuvre de sa grâce. Il tenait l'âme de sa servante fort élevée au-dessus des choses humaines.

Nous aimons à le redire, ce silence mystérieux chez Mme Tiffin procédait moins d'une intelligence diminuée que du désir de s'enrichir de mérites, nous révélant ainsi ses efforts constants vers la vie surnaturelle, objet de ses aspirations.

Oh! quel profit n'eut-elle pas occasion d'obtenir au cours de sa languissante maladie! Jamais plainte n'effleura ses lèvres au milieu des ennuis et des répugnances inséparables à son état d'infirmité.





Sa sainte Mort

L'heure approchait où Dieu allait affranchir cette âme sainte de la prison de son corps et l'accueillir au séjour éternel. Le 2 juillet, fête de la visitation de la très sainte Vierge, Mme Tiffin, en se levant, se sentit défaillir. "Vous ne pouvez pas être transportée à l'oratoire, lui dit Betsy: vous êtes trop faible. — Oh! je ne manquerai pas la messe aujourd'hui," répondit notre patiente très affaissée, et elle tendit la main pour se faire asseoir dans son fauteuil; on accéda à ses instances; mais au moment de la communion le prêtre lui présente en vain la sainte hostie. Le coma l'avait

investie... on ne put l'éveiller, ...l'état était désespérant. On songea à la faire administrer. Betsy eut le courage d'en informer sa chère protectrice " Madame, lui dit-elle, vous avez toujours eu une grande dévotion à saint Amable. Vous lui avez demandé avec confiance d'être préservée de mort subite, afin de recevoir les derniers sacrements. Saint Amable, ma chère dame, vous a exaucée; on va vous administrer." Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la mourante; mais le calme revint, et, à n'en pas douter, elle fit son dernier sacrifice au Seigneur.

Dans la soirée à 6 heures, M. Tranchemontagne, son confesseur, venait lui donner l'extrême-onction. Elle était incapable encore de recevoir la sainte communion qu'elle avait tant désirée, le matin même; mais ce pain du ciel n'avait-il pas été son viatique

dans une manducation quotidienne ? Elle allait maintenant s'unir éternellement à celui qu'elle avait beaucoup aimé ! Mère Deschamps — retenue à sa chambre par des infirmités qui achevaient de sanctifier sa fructueuse carrière — ne tarda point à se faire transporter auprès de la mourante. Celle-ci ne paraissait nullement reconnaître sa présence. Notre Mère lui adressa néanmoins quelques paroles. “ Ma chère Dame, n'auriez-vous pas quelque inquiétude à nous communiquer, quelques recommandations à nous faire ? — Je n'ai aucune inquiétude reprit d'une voix très faible Mme Tiffin, mais je vous recommande Betsy. Ayez-en soin. — C'est notre enfant, reprit la supérieure, comptez sur nous.”

M. Leclair p.s.s., du collège canadien à Rome, étant arrivé à Montréal, notre Mère s'empressa de l'informer

que Mme Tiffin touchait à sa fin. Ce bon père sulpicien se hâta de se rendre auprès de cette bienfaitrice de son œuvre; mais en ce même moment elle ne donnait aucun signe de connaissance. Le digne prêtre la bénit et pria pour elle.

Le 4 juillet, un radieux soleil fait entrer les rayons de sa gloire matinale dans la chambre de l'agonisante. Ces beautés du réveil de la nature semblent l'inviter à prendre part à ces immenses splendeurs qui se révèlent éternellement. Un léger souffle cependant ranime encore son existence.

Dès les 6 heures, le révérend père Arsène vint bénir la tertiaire de Saint-François et lui donner une absolution générale. D'autres pères franciscains viennent aussi prier auprès d'elle. Notre très honorée Mère est de nouveau au chevet de notre bienfaitrice;

elle y demeurera jusqu'au moment suprême. M. Martin, son chapelain, lui renouvelle plusieurs fois le bienfait de l'absolution. Les sœurs, en grand nombre, assistent à cette sainte mort. On remarque la bonne sœur Harkin tant aimée de la famille Devins; les révérendes sœurs Marie-Edouard et Patrice de la Providence, qui viennent rendre un dernier devoir à la généreuse bienfaitrice de leurs pauvres; Madame T.-L. McConky, cette amie intime de Mme Tiffin, et notre dévouée Betsy O'Reilly.

Quelle émotion dans l'assistance, quelle attention à ne rien perdre de tous les moments de cette paisible agonie! Enfin à 10 heures 10 minutes a. m., sans aucun effort, Mme Tiffin rend sa belle âme à Dieu. Mère Deschamps ne permit point à d'autres de lui fermer les yeux. Elle le fit donc elle-même avec grand respect, en ré-

citant le *Requiescat in pace*, puis se fit ramener dans ses appartements, profondément émue.

Bonne sœur Devins, vous êtes loin de nous, lui disait l'assistance par la pensée. La divine Providence l'avait ainsi voulu. La courageuse sœur visitait dans le moment la mission du lac Qu'Appelle où son nom, comme celui de sa sœur et de son frère, était prononcé avec reconnaissance.

Sans retard, la défunte fut revêtue de l'habit des sœurs de saint François. Elle s'en était fait préparer un avec des morceaux de vieux frocs, portés par des religieux connus et vénérés. On couvrit sa tête du voile des filles de Sainte-Claire. Ainsi enseveli, le corps fut exposé dans sa petite chapelle, aussi simplement que possible. Mme Tiffin avait expressément exclu

les fleurs comme ornementation du cercueil et de l'appartement. En conséquence, un beau bouquet de lys, offert par la famille McKenna, fut immédiatement porté au sanctuaire.

Les sœurs et les pauvres se succédaient autour de sa dépouille : c'était la parure de choix qu'eût ambitionnée par avance, l'humble Mme Tiffin.

La lecture des dispositions testamentaires se fit le même jour dans la chambre de la supérieure générale, par le notaire Pérodeau en présence de M. Edouard Desjardins médecin, de Mme McConky, mère Deschamps, supérieure générale et sœur Harkin. Mme Tiffin n'avait-elle donc pas tout donné ? Que lui restait-il encore à léguer ? Ses dernières volontés furent ainsi rédigées : Elle laissait \$10,000 dollars à une amie, Melle Semple, \$7,000 à Betsy O'Reilly, \$6,000 aux

révérends pères franciscains, \$1,000 à M. l'abbé Martin, son chapelain, \$5,000 à l'asile Saint-Patrice, \$3,000 et son piano à l'asile Nazareth. A nous, elle a laissé les meubles de ses appartements et \$7,000 avec quelques obligations à remplir. Le docteur Harkin de Waterloo (Angleterre) et cousin de la famille Devins, était constitué son légataire universel.

Le service de sépulture, aussi solennel que possible, fut chanté par le révérend père Arsène, gardien, assisté des révérends pères Xavier et Fulcran. On avait envoyé un grand nombre d'invitations. Beaucoup y répondirent par leur présence. Près de trente prêtres avaient pris place au chœur. La nef était remplie de religieuses de différentes communautés et d'amis de la généreuse et regrettée dame.

La levée du corps fut imposante. Toute la communauté, un cierge à la main, composait le cortège qui défilait pieusement le long des grands corridors. De quelle impression ne pouvait-on pas être saisi durant l'office ? De l'une des belles fenêtres colorées qui porte le souvenir de sa libéralité, le jour descendait sur le magnifique maître-autel et les autres dons qui rediront à l'avenir le plus reculé le nom de l'immortelle bienfaitrice des sœurs Grises.

Après l'absoute, l'assistance entière se rangea processionnellement et ce fut grandiose ! On voyait au fond de l'avenue nos orphelins, ceux de l'asile Saint-Patrice, nos sœurs auxiliaires, les novices, et les sœurs vocales de chaque côté des murs. Aux sœurs étrangères et aux amis, on avait cédé le palier. Ainsi fut escortée de l'église au corbillard notre regrettée bienfai-

trice. Six voitures suivirent jusqu'au cimetière : y prirent place nos sœurs Painchaud assistante, Ward maîtresse des novices, plusieurs autres sœurs vocales et auxiliaires, ainsi que Mesdemoiselles Semple, Elizabeth O'Reilly et Eliza Holmes.

Plusieurs Messieurs et les orphelins de Saint Patrice firent le trajet à pied. Les révérends Pères franciscains et M. l'abbé Martin, chapelain, montèrent aussi au cimetière pour la dernière absoute. La bière en acier, avec garniture argentée, (commande de Mme Tiffin, un an avant sa mort,) fut refermée avec soin et mise au caveau à côté de son époux.

Le neuvième jour après le décès, un service solennel était chanté chez les révérends Pères franciscains. Le même tribut de reconnaissance fut payé avec empressement dans maints

endroits. A l'église Saint-Patrice, M. Quinlivan célébra avec diacre et sous-diacre. Les orphelins et les orphelines chantèrent le *Dies iræ* et le *Liberæ*. Les aveugles de l'asile Nazareth voulurent exécuter la messe harmonisée de Dubois, à peu près encore inconnue à Montréal. A la cathédrale, M. le chanoine Bruchési, notre archevêque actuel, chanta un service solennel, commandé par le bureau catholique des commissaires d'école de la ville de Montréal, en reconnaissance des bienfaits de Mme Tiffin.

Le 26 juillet, fête de la bonne sainte Anne, patronne de la défunte, la communauté offrit, non des fleurs et des vœux comme l'année précédente, mais une messe pieusement entendue et une fervente communion.

Le 21 novembre, les RR. PP. du très Saint-Sacrement chantèrent,—au

pied du trône du Roi de l'eucharistie, nouvellement érigé d'une manière permanente à Montréal,—une messe solennelle pour le repos de l'âme de d'une bienfaitrice non moins appréciée. Au Nord-Ouest, Mme Tiffin pouvait-elle être oubliée par les missionnaires qu'elle avait secondés par l'entremise de notre bonne sœur Devins ?



Insigne bienfaitrice, le silence comme un voile, va-t-il maintenant s'étendre sur votre nom et sur vos œuvres ?

Si la voix humaine trop tôt, peut se taire, la voix de l'Époux céleste se fait entendre éternellement.

De sa main n'avez-vous point reçu une couronne de gloire et d'immortalité ?

O douce tourterelle, l'hiver est passé; c'est un printemps sans fin! Vous étendiez ici-bas vos ailes jusqu'au tabernacle; votre vol a atteint la hauteur des cieux. Vous y contemplez dans des délices inénarrables les grandeurs et les beautés du Roi des rois, que vous cherchiez sous les voiles de l'eucharistie.

Aimez-le donc à présent sans aucune interruption et obtenez-nous d'aller le posséder avec vous dans la bienheureuse éternité.



APPENDICE





Sœur Devins

L'humble témoignage de gratitude que nous venons de donner au souvenir de Mme Tiffin notre bienfaitrice et à celui de M. Devins, doit se compléter par celui que nous nous hâtons de rendre à notre sœur Devins non moins remarquable par ses bienfaits envers nos missions du Nord-Ouest. Rappelons donc dans une biographie simple et précise, une vie qui a eu tant de mérites. La charité n'a-t-elle pas empreint son divin cachet sur l'estimable famille Devins!

Margaret naquit le 26 février 1828. Sa qualité de fille aînée, lui valut les plus tendres sollicitudes de ses excellents parents. Ils lui firent donner une excellente éducation chez les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Son cours fini, deux

maîtres furent chargés de perfectionner au foyer paternel les premiers principes d'arts d'agrément qu'elle avait reçus. L'un d'eux lui enseignait la harpe, instrument d'un emblème si cher aux fils de la *Verte-Erin*. Ces leçons étaient données en même temps à toute la jeune famille. Melle Devins se portait à l'étude avec plus de goût qu'elle n'en éprouvait dans ses rapports avec une société de choix, dont elle gagnait cependant l'estime par son affabilité et son humeur joviale. On la vit, dès lors, s'exercer à des bonnes œuvres, prendre part à l'organisation des bazars et des loteries pour les pauvres. Elle se prêtait ainsi de bonne grâce à ce que pouvaient attendre de ses talents les premières dames de charité qui patronnaient l'hospice S.-Joseph, ouvert en 1841 par M. O. Berthelet. Cette œuvre, au début, fut confiée à la direction de demoiselles séculières. Le 4 janvier 1854, les filles de la vénérable d'Youville, en prirent possession par le don que leur en fit le fondateur.

En 1847, Melle Devins fut à même d'ad-

mirer les sœurs Grises et autres religieuses qui coururent aux *sheds* de la Pointe Saint-Charles pour secourir les pauvres émigrés atteints du typhus. Le courage de ces héroïnes, fixées au chevet des victimes par un lien plus fort que la mort, élevait son âme vers de grands sacrifices : elle aspira à une pareille vocation. Malgré les larmes de sa mère et les réclamations de son père, elle vint frapper à la porte de notre noviciat et y entra, le 24 mai 1848, à l'âge de vingt ans.

La postulante était de force à tout sacrifier pour obtenir la persévérance dans cet état de son choix. La gaîté que nous lui connaissions déjà, lui fit bien accueillir les privations et les ennuis de la première heure. Cependant il y avait chez elle un sensible regret de ne pouvoir entendre dans notre église la pieuse harmonie qui rehausse le chant aux jours solennels. La jeune sœur en fit part à son bon père qui voulut consoler sa fille en lui promettant l'instrument qui manquait à notre sanctuaire. M. Barbarin p.s.s., fut prié d'aller

choisir à la manufacture de M. Warren l'orgue le plus convenable à l'église des sœurs Grises. Le 20 juin 1850, sœur Devins, persévérant dans sa vocation, allait faire l'émission de ses vœux. Dans ce jour béni, de plus suaves mélodies se firent entendre pour rendre grâce à Dieu. Le majestueux instrument n'avait-il point aussi sa raison de résonner plus harmonieusement? Sœur Devins qui l'estimait comme un précieux cadeau de son père bien-aimé, devait être notre première organiste. C'était un véritable délassement pour elle, une agréable distraction de l'enseignement primaire qu'elle eût à donner aux orphelins de notre maison ou de l'asile Saint-Patrice.

En 1853, sœur Devins eut la consolation de voir arriver au noviciat sa jeune sœur. Elizabeth, qui venait d'atteindre sa vingtième année. Elle prit le nom de sœur Saint-Patrice. Comme son aînée, elle avait reçu une brillante éducation et possédait également un grand talent musical. On se souvient agréablement que dans l'une de

nos belles fêtes du Sacré-Cœur ou de la Sainte-Croix, sœur Devins touchait l'orgue, sœur Saint-Patrice et leur jeune sœur, Anna-Maria, pinçaient de la harpe. Toutes trois accompagnaient avec de si beaux accords le magnifique chant de la solennité. Quelle consolation pour les heureux parents, alors présents au saint lieu !

Le 24 mai 1855, notre chère sœur Saint-Patrice faisait sa profession religieuse. M. Devins ne fut pas moins généreux pour sa chère Elizabeth qu'il ne l'avait été pour Margaret.

Le riche tapis qui couvre encore, après cinquante-quatre ans, le parquet du sanctuaire dans nos grandes fêtes, date de ce jour, et témoigne de nouveau des largesses de celui qui donnait à Dieu sa deuxième fille. Le Seigneur qui avait appelé la jeune Elizabeth à l'autel du sacrifice lui donna bientôt l'assurance qu'il avait agréé son holocauste : l'heure de la récompense était proche. Un panari à l'index de la main droite, obtint d'abord la plus affectueuse compassion sans donner d'ap-

préhensions ; malgré les soins et les ménagements, ses souffrances devinrent intolérables. Le repos absolu qu'elle prit, à l'asile Saint-Patrice, sous les soins dévoués de sœur Holland, novice, n'empêcha pas le mal d'épuiser en peu de temps les forces de la patiente. La consommation s'empara de cette douce existence ; mais l'angélique sœur souriait à la mort. Elle pardonnait au panari qui l'y conduisait. " Quand je paraîtrai devant le bon Dieu, disait-elle, je lui présenterai mon pauvre doigt. Il a assez souffert pour être un bon avocat auprès de sa miséricorde infinie. "

Le 17 juillet 1856, un an et deux mois à peine parmi nous, notre chère sœur Saint-Patrice avait terminé sa course. Sœur Devins devait heureusement fournir une plus longue carrière et rendre des services signalés à notre institut. En 1870, elle fut employée à l'asile Nazareth ouvert depuis neuf ans par M. Rousselot p.s.s. en faveur des aveugles. Outre une classe d'anglais qu'elle faisait aux jeunes garçons, sœur Devins eut à s'occuper de musique. Elle

sut triompher des difficultés qui naissaient de la nouvelle méthode adoptée par l'institution pour l'enseignement de cet art. Elle fonda même un orchestre avec un succès qui dure encore aujourd'hui.

En 1878, elle revint à la maison-mère pour être chargée, l'année suivante, de l'économat des missions. Cet emploi fut un champ nouveau et plus vaste pour son dévouement. Elle y prenait de véritables complaisances. Qui pourrait dire combien sa charité se fit ingénieuse pour secourir non seulement nos sœurs missionnaires, mais encore les apôtres du Nord-Ouest. Elle sollicita souvent, en leur faveur, la bienfaisance de son frère et de sa sœur. Durant plusieurs années, Mme Tiffin lui alloua dix dollars par mois pour ses missions sauvages.

On a dit dans les pages précédentes que M. Richard Devins avait constitué sa sœur, exécutrice de ses dernières volontés, lui ayant laissé \$46,000 dollars à disposer en bonnes œuvres. Sœur Devins fut une fidèle économiste de ces biens. Elle transmet

sans retard à la communauté la somme que le défunt laissait pour l'entretien du clocher, élevé à ses frais, et versa également celle qui était destinée à alimenter perpétuellement la lampe du très saint Sacrement qu'il avait donnée; elle s'acquitta encore de ce que M. Devins avait réglé pour le soin de son terrain au cimetière.

Sœur Devins avait obtenu les faveurs de son frère mourant pour plusieurs de nos missions du Nord-Ouest. L'hôpital de Calgary reçut \$12,000 dollars à son début, l'hôpital d'Edmonton \$2,000 et une bibliothèque de deux cents volumes. A diverses autres missions furent reportés \$6,000

L'hospice Saint-Joseph put se convaincre que Miss Margaret Devins, d'autrefois, ne l'avait pas mis en oubli: il reçut un legs de \$600. Ayant une fortune en main, sœur Devins fut heureuse, à l'occasion de la consécration épiscopale de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, de lui offrir un cadeau digne de la vénération qu'elle lui portait. Elle fit parvenir à Sa Grandeur un magnifique calice en ver-

meil avec plateau et burettes ainsi que de riches volumes.

“ Le tout est un cadeau princier, lui écrivait Mgr Langevin ; je supplie le Dieu des missionnaires, le Dieu des apôtres de vous combler de ses plus douces consolations et de couronner de gloire votre généreux et pieux frère défunt. ”

Quinze cents dollars furent encore donnés à Mgr l'archevêque de Saint-Boniface pour trois de ses séminaristes.

Au séminaire de Montréal l'un des protégés de M. Devins reçut \$500. Nous devons nous réjouir nous-mêmes de ses pieuses prodigalités en songeant que cette heureuse fortune est devenue comme le grain du semeur de l'Évangile. En tombant en si bonne terre, elle va rendre cent pour un, ce n'est pas seulement notre institut qui en bénéficie, mais le pays même dont le Nord-Ouest est devenu présentement l'espérance !

Après une telle libéralité en faveur des missions de l'Ouest, on imagine facilement quel bon accueil reçut sœur Devins

en accompagnant notre très honorée Mère Filiatrault en 1888 et en 1894. On lui fit une chaleureuse réception, on accorda de joyeux congés en son honneur. On ne l'appelait que la *bonne grand'mère Devins*.

Quelle satisfaction n'eut-elle pas de voir tout le bien opéré dans ces missions, et auquel elle avait pris part en dirigeant ainsi les largesses de son frère.

Mais pourrions-nous taire un fait tout providentiel pour nous? A la messe du trentième jour du décès de M. Devins, 26 mai 1892, sœur Devins entendant les premières notes du *Requiem* que modulait l'orgue donné par son vertueux père, sentit vibrer les fibres de son âme. Au même moment, elle crut ouïr la voix de son frère Richard, lui dire bien distinctement : *Margaret, give them a new organ*, ce fut comme un ordre pour elle. Elle trouva aussitôt les moyens d'acquérir un nouvel instrument. M. Casavant et frères de Saint-Hyacinthe répondirent à sa demande. Le 19 décembre de cette même année 1892, un bel orgue fut installé au premier jubé.

Avec regret on transporta l'ancien ailleurs. Il avait été d'une si grande utilité ; puis le souvenir de l'excellent M. Peter Devins s'y rattachait.

On ne tarda pas à accueillir le nouveau don par un chant de reconnaissance. Le 24, veille de Noël, c'était à l'heure où les sœurs se rendent à l'église après le dîner. Les pauvres, les orphelins et les orphelines s'y étaient réunis. Sœur Devins, entourée de nos sœurs chanteuses fit entendre les préludes du cantique : *Au chant de la reconnaissance etc.* que les chanteuses poursuivirent pieusement. Après ce chant, l'organiste de l'inoubliable temps passé, céda sa place à l'organiste de l'heure présente qui donna le premier accord du *De profundis*.

Notre chère sœur Devins fut vivement émue de ces transpositions délicates et dans les sentiments d'une gratitude si vraie ! A la distance de quarante-deux ans, c'était la même main qui refaisait en mieux, cette grande œuvre de piété.

Dans la soirée, le bon père Tranche-

montagne, chapelain, bénit le magnifique instrument. Les anges préludaient déjà sans doute à leur cantique de Bethléem. Le *Gloria in excelsis* n'allait pas tarder à se faire entendre par un grand nombre de voix émuees!... La nuit de Noël fut donc splendide. Quel délicieux souvenir en est conservé jusqu'à nos jours!

Quelques devoirs en rapport avec les dispositions testamentaires de Mme Tiffin incombaient encore à notre bonne sœur Devins. Le légataire universel, M. Harkin ne tarda pas à arriver d'Angleterre. Alors, elle satisfit à toutes les exigences des lois de succession et lui remit, en outre, quelques souvenirs de la famille.

Des toiles précieuses qui conservaient si bien les traits chéris de son père et de sa mère, furent expédiées à quelques cousines résidentes aux États-Unis.

L'isolement se fit sentir alors plus sensiblement dans son cœur, au souvenir des chers disparus. Qui restait-il de sa famille? Elevant donc ses regards vers le ciel, elle y mit son espérance. La messagère de la

dernière heure pouvait arriver sans la surprendre. Un cancer intestinal, dont elle souffrait depuis plusieurs années, ne lui donnait plus d'illusion ; son énergie cependant savait dominer la douleur dans une silencieuse résignation. Au mois de novembre 1894, elle dut néanmoins abandonner son office et se soumettre aux bons soins des infirmières. " Je ne demanderais pas une demi-heure, pas un instant de vie, dit-elle avec un abandon tout filial ! Des faiblesses réitérées firent bientôt appréhender, un prompt dénouement. Le 6 janvier 1895, elle fut administrée ; mais elle avait de nouveaux mérites à acquérir. Sa patience fut admirable acceptant avec une profonde humilité, tout ce qui répugnait à sa nature élevée et délicate.

La mort allait lui être douce : le 1er avril, vers les sept heures du matin, elle reçut une dernière absolution. A 8 heures 40 minutes, elle perdit connaissance. La supérieure générale qui se rend fidèlement au chevet des sœurs mourantes devait y venir avec un sentiment tout particulier

en ce moment ; malgré ses infirmités, Mère Deschamps se fit transporter à l'infirmerie avec le même empressement qu'elle avait mis à se rendre auprès de notre regrettée Mme Tiffin, et, avec une affection très maternelle, elle bénit la chère mourante qui semblait n'attendre que ce moment pour entrer, espérons-le, dans la joie du Seigneur

Le service de sépulture de notre chère sœur Devins eut lieu le 3 avril. Il fut chanté par M. Quinlivan p.s.s., curé de Saint-Patrice, ayant pour diacre M. Thibault, confesseur et pour sous-diacre, M. Pelletier, aumonier des pauvres. Plusieurs autres prêtres, M. Chevrier, les révérends pères Jodoin et Fafard, o.m.i. les révérends pères Arsène-Marie, gardien, Désiré, o.f.m. et M. l'abbé O'Connell étaient présents au chœur.

Dans l'assistance se trouvaient plusieurs amis de la famille Devins, même des protestants. On y voyait aussi les élèves de l'asile Nazareth, les orphelines de Saint-Joseph et de Saint-Patrice.

Les révérendes Mères Sainte-Aglaée et

Saint-Calixte assistantes, de la Congrégation de Notre-Dame, vinrent offrir les sympathies de leur communauté et unir leurs prières aux nôtres.

Dans nos annales, il est une page que nous aimons à transcrire :

“ La mort de notre chère sœur Devins a été un deuil pour les missions du nord, partout des messes ont été célébrées et le sont encore, pour le repos de son âme.

“ Nosseigneurs les évêques se sont empressés de chanter un service pour l'amie et la coopératrice de leurs œuvres, et, si nous en jugeons par les nouvelles reçues, les révérends pères ont payé aussi largement les générosités de leur bienfaitrice.”

Puisse notre simple récit, en faisant revivre les sympathiques figures de nos bienfaiteurs et bienfaitrices, porter nos indulgents lecteurs à admirer leurs vertus, en rendant, avec nous, des actions de grâces à Dieu !